

Jeannot Ramambazafy. J'avais 18 ans, le 13 mai 1972

Vendredi, 13 Mai 2022 05:31 - Mis à jour Vendredi, 13 Mai 2022 07:02



J'avais 18 ans le 13 mai 1972
par Jeannot Ramambazafy

Ty mambambambanina na sorimena
Fa vanga dibolo ny fanan-ankavanana
Ny mambambambanina na sorimena
Ny mambambambanina na sorimena

Dossier publié dans le quotidien "La Vérité" de ce vendredi 13 mai 2022



Jeannot Ramambazafy. J'avais 18 ans, le 13 mai 1972

Vendredi, 13 Mai 2022 05:31 - Mis à jour Vendredi, 13 Mai 2022 07:02

Vers la mi-janvier, les quelque 200 étudiants de l'École de Médecine de Befelamiana se mettent grève. Ils revendiquent de meilleures conditions d'internat, une meilleure qualité de la nourriture, une hausse de leur bourse et que le système d'enseignement puisse leur permettre d'accéder à la filière supérieure, c'est-à-dire que bacheliers et par conséquent cette école, à l'époque, ne formant que des médecins généralistes.

Mais le pouvoir, tout éphémère par sa finische victoire électorale, ignore totalement le mouvement. Face à ce mépris, cette grève va faire tâche d'huile et sortir du cadre de l'École de Médecine. Des tracts commencent à être distribués dans les écoles et à l'Université.

Revenu de sa surprise, le pouvoir fait fermer l'École de Médecine, mettant à la rue une majorité de Malgaches qui seraient hébergés par des familles d'Antananarivo. Cette grève va mettre en scène les dirigeants d'associations dont celle des médecins formés dans cette école, le Syndicat des professeurs de l'Enseignement supérieur, l'Association syndicale des étudiants et surtout l'Association des étudiants de médecine et de pharmacie ou ASEMP. La démarche de médiation de l'AKEM, entre grévistes et pouvoir, est étouffée dans l'œuf à cause de la position ambiguë de ce parti gouvernant. Le samedi 22 avril, l'ASEMP est dissoute. Mais il est déjà trop tard. Le mardi 25 avril, élèves, lycéens et étudiants se regroupent au jardin d'Andohahelo pour descendre ensemble vers l'Avenue de l'Indépendance. Face à cela, le ministre de l'Éducation nationale et des Affaires culturelles, Laurent Rodozaky (+1987) décide de rencontrer leurs porte-parole, deux délégués par établissement en grève, le mercredi 26 avril, au stade d'Ambohitra. Ce seront près de 30 000 jeunes qui défileront vers ce stade, avec des banderoles ne prêtant pas à équivoque: condamnation de la dissolution de l'ASEMP, suppression des accords de coopération, départ des coopérants étrangers... Je ne me souviens parfaitement de cette «marche des plus vives et basses que j'ai jamais vues de ma vie. La majorité de nous était en tenue très «hippy», moi en sous-vêtement orange et en jeans vertes pâles d'éclairage coréen. Face à nous, très bien protégés par des éléments armés jusqu'aux dents, le ministre, complet «rariné très européen entouré d'une poignée de membres du PSD armés avec des costumes traditionnels des provinces malgaches. Aile à aile, la politique de Gallien personnel! Et le ministre va s'y engouffrer encore plus. A toutes nos revendications, il a dit: « Oh là là ». Enfin, il parle: «Retournez dans les écoles! Vous êtes des privilégiés par rapport aux paysans et aux ouvriers». Nous, on a dit: «ce n'est pas les premiers «militants protecteurs» dont le groupe Malhalao aura été le fer de lance incontestable. Puis un de nos porte-parole s'est adressé au ministre, malgré les gestes armés: «Peut-être vous ne songez même pas à considérer nos revendications, la grève continuera!».



M. Willy Razafinjato. Ce dialogue de cordes tena le début de la fin du régime PSD. Tous ceux qui sont restés restés d'aller dans un établissement scolaire pour rejoindre le camp de l'indépendance Q.G. du mouvement. Cela dans tous sens, avec les premiers concernés au stade et le groupe Malhalao mené par les deux leaders: «Oh là là (pour maitre Rodozaky) l'un certain malade en dans, amant de premier rang, qui s'adresse à M. Willy. Cela, de son vrai nom Willy Razafinjato. Avec pour lui pouvoir espérer leur enfant d'être «pour la bonne cause». Quelle était la structure? Le mouvement était dirigé par un Comité permanent composé de deux délégués par un établissement scolaire, selon un comité de près d'une dizaine de membres. Ceux qui venaient des idées proches de l'opposition politique (AKEM) et ceux qui étaient plus près de la parole. Toujours est-il que la politique politicienne à ce moment-là.

Exemple du déroulement d'une journée-type: le matin, on se groupait par établissement dans des commissions pour se pencher sur le système scolaire du moment et élaborer des propositions. L'après-midi tout le monde se retrouvait au stade du campus.

Les directives étaient données, on écoutait les infos de la radio et des journaux; on les commentait; des groupes de jeunes chanteurs agrémentaient cette véritable messe. C'est en soirée que le comité permanent, qui comptait quelque 400 membres, se réunissait.



Modeste Randrianarisoa, 18 ans, en le 03 mai 1972 à Ambohitra (Fianararanoa)

Il existait aussi le collectif d'animation et de propagande chargé de mettre tout le monde de nuit, les idées qui étaient relayées par «Ny Andry», pour les diffuser hors du campus, couvert par la Banque surréaliste. C'est-à-dire que les éléments des Forces de l'ordre n'étaient aucunement légal d'y pérorer. Combien d'écrits nous a-t-il plus écrits chez nous? C'était la belle vie et la liberté gagnante! France est Love plus la vague et la vague des chansons à texte bien malgaches. Les gens de la ville approuvent leur contribution au mouvement. Tout ce qui venait de politiciens étaient systématiquement refusés. Au stade des choses, l'objectif restait l'organisation d'une sorte de forum national et des colonies de la Nation, élaboration un système d'enseignement qui ne serait plus celui par un gouvernement considéré comme à la botte de la France, pour coloniser. Au lieu d'être un dialogue et un échange et un certain nombre de cet objectif. Que pouvait faire le pouvoir? Arriver des centaines de jeunes? Car tous étaient armés grâce au système scolaire des écoles, le pouvoir qui organisait un établissement, une haute école jamais vus, en fit pour ses fins. Ce qui précipita les choses dans son origine de la ville d'Ambohitra. Il fut dit que tout le système scolaire de Malgache continuait à se paralyser. L'impact des posters et des chansons à texte lampées y était pour quelque chose.

Le 3 mai, alors qu'ils défilent dans les rues de cette ville de la province de Fianararanoa, des policiers sont brutalement dispersés par les FRS (Forces républicaines de sécurité) cagoules sur les CRS en France). Bâton il y avait en deux mains. Intérieur de cela, les scolaires de la capitale décident de redescendre dans les rues. Ce sera le samedi 7 mai et sera 40 000, de 9h à 13h ce jour-là, à illuminer les arrières d'Antananarivo. Malgré les pierres dégringolées de Monsieur le ministre tout par sa propre part du PSD, en police, l'annonce de la mort de jeune Modeste Randrianarisoa est officielle. Et encore une très grave erreur du pouvoir: introduction aux parents de ramener le corps de Modeste à Antananarivo, dans son tombeau ancestral, route d'Antsirabe. Visiblement, ces Malgaches au pouvoir sont-ils devenus «vazaha» au point de balayer les us et coutumes ancestrales? Ils ne sont plus dignes de nous diriger. Et le mouvement a pris une tournure sérieuse. Le 10 mai, des tracts arrivent tous les lycéens: hors AKEM («Androby Kongratsy Fohalovanimam» / «Matsigahara») et progressivement, à se réunir avec les scolaires, le samedi 13 mai à 14 heures au campus. Finalement, c'est l'Avenue de l'Indépendance qui sera choisie pour le comité permanent, pour prouver que le mouvement sortait du cadre scolaire uniquement. Pas plus.

Voiture des pompiers, incendiée à proximité de l'Hôtel de ville

La réaction du gouvernement sera impensable. Dans la nuit du 12 au 13 mai, des gradés et des CRS envahissent le campus et procèdent à l'arrestation de 400 personnes considérées comme les meneurs. Avec d'autres personnes «collées» tout ce monde sera emmené à l'aéroport d'Antananarivo, direction le bagne de Noy Lavra. Personnellement, j'en étais sûr parce que je m'étais caché chez des copains, mais ma sœur. Note manant, cette nuit-là avait fait le tour de tous les hôpitaux de la ville à notre recherche. Pierre manant qui est tombé malade. Très tôt le matin du dimanche samedi 13 mai 1972, le ministre de l'Intérieur, tenu à l'oubli de son nom (il s'agissait de Barthélémy Jobany), annonce à la radio (il n'y avait pas encore de télé) que les menaces avaient été arrêtées, qu'il n'était à Noy Lavra pour «payer leur crime», que la grève était finie et que les écoles rouvriraient le lundi 15 mai. Cause toujours. Ce samedi-là, ma sœur est moi, nous sommes finalement rentrés vers 7h du matin. Nos parents nous avaient finalement autorisé de rejoindre. En ce temps-là, nous habitions près du passage provincial à Isoray, en face de l'actuel marché aux bois, dans un appartement jouxtant l'«Androby Province» lors de rencontre de Mandadiy Rakotonirainy et son frère parti MEM. Vers 10h, on entend des coups de toiserie... On se regarde et on se décide que rien ne pourrait nous empêcher d'aller rejoindre nos copains. Arrivés à la gare, un million de «dony ny manamany» (Faites sortir nos copains!) on a été perdue de vue. Moi, j'ai couronné vers Soarano et j'ai débouché sur le magasin à fleurs, à droite de l'hôtel de ville. Aile aile aile! C'était une rue étroite et de finisse de par l'actuelle. Ma sœur, c'est toute la ville qui était là! Et le drame arriva: vers les 11h, se ventait encerclés, les FRS en minorité, dont Roland, le fils du magistrat Ravelomanana - celui qui sera soupçonné d'attenter à la vie du premier ministre Sylla, et assassiné, en avril 2002, dans l'enceinte du Palais d'Andohahelo - se mitent consciencieusement à tirer sur la foule à balles réelles! Horreur! Deux de mes copains se font décapiter devant mes yeux, moi, j'ai été sauté grâce à un pilier d'une arcade. Comme tout le monde, je puisais et remonte l'avenue vers le restaurant «Le Glacier» où sont parqués des gradés armés comme à la guerre mais qui ne bougent pas d'un pouce. Hélas... Je me retournai et vis que les FRS sont entourés et essaimés de l'air. C'est le lynchage.

Personnellement, j'ai gravi les escaliers menant vers Ambohitra en échouant tous les gens que je connaissais à ne pas descendre là-bas car il y a des morts. Quelques temps après une finie autre morte, un cad. C'est vraiment l'Hôtel de ville, on saignait le maire Richard Andrianjato, fondateur de l'AKEM, qui brêle! Lentement, je redescends. Les gradés n'ont toujours pas bougé et s'appretent même à vider les lieux. Et où sont passés les FRS?

Je suis aux nouvelles. Ils se sont tous enfuis, laissant quelques morts. Certains étant défilés dans le bel Hôtel de ville: la foule y a mis le feu, avec leurs véhicules en prime. Les pompiers n'ont rien pu faire car leur camion-citerne a aussi été incendié.



Mais cette journée n'est pas terminée. Les gens vont se diviser en deux groupes à la recherche de ces FRS noirs. Le premier se dirige au ministère de l'Intérieur qui était à Antananarivo. Le second, où je me trouvais, vers la maison de la radio. Dans le but d'alerter les provinces de ce qui se passait. Mais face au bariage infranchissable, on s'est réfugié vers l'avenue pour derrière les pavillons. En passant, le desk du quotidien «Courrier de Madagascar» - fondé en 1962 et contrôlé par l'ambassade de France - est mis à feu... J'ouïs à la recherche de FRS, on se voit pas le temps passer. Tous les quartiers sont passés au peigne fin, même les bas où est foillée. Aux informations de 19h, le président Tsiranana sort une bévue: «Ny manany mifanina amaly ny fanina ny fanina ny fanina ny fanina ny fanina ny fanina ny fanina...». Ce qui signifie: l'ordre sera maintenu même au prix de centaine de morts. Puis le couvre-feu est annoncé. Mais quel couvre-feu? Il y avait des gens partout dans la rue jusqu'au petit matin. Bâton de ces journées, une quarantaine de tris... Dès le lundi 15 mai, la grève devient générale. Près de 100 000 personnes partent de l'Avenue, où fume encore l'hôtel de ville, pour se rendre au Palais présidentiel d'Andohahelo. La foule est stoppée par un imposant bataillon armé juste devant le palais.

Jeannot Ramambazafy. J'avais 18 ans, le 13 mai 1972

Vendredi, 13 Mai 2022 05:31 - Mis à jour Vendredi, 13 Mai 2022 07:02

Le général Gilles Andriamambazo sort, pour déclarer que le président est prêt à recevoir les députés. « Et zant a Nioy Lema », c'est la foule à l'annonce. Situation très-connue. Ce sont des gens d'église qui vont négocier la libération des déportés du 13 mai. Leur retour est prévu à 18h30, sur l'Avenue. Tout le monde redevient donc. Un podium est dressé, en attendant, qui marque le début de tous les « 13-mai » suivants. À 20h, toujours rien. Le général Andriamambazo monte sur le podium pour calmer les esprits. Enfin, vers 23h, ça bouge. Mais seulement 12 déportés sont revenus... Tout le monde rentre déjà mais rendez-vous est pris le lendemain. Finalement, ce mardi 16 mai 1972, peu après 18h, tous les déportés montent tout à tour sur le podium. Puis, une messe est donnée en mémoire aux victimes des jours précédents. Mais la liste est loin d'être finale et commence à se polluer. Parce que les FRS ont disparu et que le pouvoir ne l'a même pas, les scolaires vont se retrouver sur cette place pour écouter des discours aux antipodes de leurs revendications originelles.

Parmi les orateurs, le jeune Manandafy Rakotoniriana (Décédé le 15 mars 2019) et son parti MPM (« Mifanona ho an'ny Fanjakana ny madoadzo ») qui va carrément réclamer la destitution du président Tsiranana ainsi que la malproclamation de l'enseignement. Peu à peu, le mouvement évolue et va être littéralement englobé par des revendications purement politiques. Un comité central de grève des travailleurs est mis en place.



Un membre des FRS aux alentours du bar Anosy, près de la maison de la radio à Anosy

Je passerai sur les détails mais le jeudi 18 mai 1972, après l'annonce du président Tsiranana disant qu'il donnait les pleins pouvoirs au général Gabriel Ramanantsoa, celui-ci se rendit sur la désormais Place du 13-mai et monta sur le podium, entouré d'autres officiers supérieurs. Tout le monde l'acclama et ainsi s'acheva le règne du PSD. Quelles leçons en tirer, lorsque l'on connaît ce qui a vécu le pays les décennies suivantes ? Jamais je n'oublierai ce samedi 13 mai 1972. Mes camarades ont-ils eu tort pour rien ? A priori, vu que jusqu'à présent les tenants du pouvoir sont incapables dans leur façon de diriger le pays, je répondrais par un oui franc. Mais à bien y réfléchir, je dirais non car ils ont eu l'espoir et l'espérance en eux. Ils l'ont eue dans leur bouche. Ce n'était pas des braves mais des jeunes pleins de vie qui voulaient un avenir meilleur. En retour, ils ont reçu des balles pour un monde encore plus meilleur, dit-on (personne n'en est jamais revenu). Rien que pour honorer leur mémoire, la date 13 mai 1972 ne devra jamais tomber dans l'oubli. Quant à la politique politicienne, je ne pleurerai jamais ceux qui en sont morts et qui en meurent encore. Tant pis pour ceux qui attrapent cette sale maladie. Et c'est pourquoi, ce 13 mai, à 10h, avec l'autorisation des pouvoirs publics, l'association «jeunisme 72», présidé par Mlle Willy Ghita (décédé le 25 janvier 2022), a déposé une gerbe de fleurs sur la stèle de cette Place du 13-Mai



Photo : De gauche à droite: le Colonel Richard Ratsimandrava, assisté le 11 février 1975 - alors qu'il avait reçu les pleins pouvoirs du Général Ramanantsoa, deux jours auparavant - le Général Gilles Andriamambazo (13 septembre 1989), futur président du Directoire militaire qui a suivi cet assassinat - le Général Gabriel Ramanantsoa, en tenière noire (+9 mai 1979), qui avait reçu les pleins pouvoirs du président Philibert Tsiranana



Ty mambambambana na nitena
Fa tompa dibolo sy no an'antena
Nina an'ondoa ireo hahara
Hahara an'ondoa ireo hahara
Hahara an'ondoa ireo hahara



Dossier de Jeannot RAMAMBAZAFY
Antananarivo, le 13 mai 2022

[PDF DE CE DOSSIER ICI](#)